

Voie de Namur (Belgique) à Vézelay

NAMUR, LE VRAI DÉPART (Via Mosana)

Un mois s'est lentement écoulé depuis ce fabuleux week-end, débordant largement sur juillet et faisant valser aux oubliettes les flonflons de la fête nationale. Je peux enfin me laisser submerger par un flot de pensées vaillantes toutes dirigées vers des contrées que je désire retrouver au plus vite et je n'attendrai pas plus tard que le 16 juillet pour valider ma détermination renaissante et rejoindre les sentiers d'Outre Quiévrain. Pour les retrouver, je ferai confiance à la SNCF sur le territoire français puis à la SNCB pour parachever l'approche ferroviaire.

Un premier trajet depuis la gare de Belfort Montbéliard et à grande vitesse gagner Paris - Gare de Lyon, véritable fourmilière où les natifs de tous les pays du monde se tamponnent (sans s'étonner de se rencontrer). Ceux qui se laissent happer par les bouches de métro croisent les voyageurs en transit avançant au jugé en fouillant fébrilement du regard sous la charpente métallique les tableaux indicateurs des trains au départ.

Les sens en éveil, paré à esquiver tous les écueils et dangers propres à cette jungle sans merci, j'avance sans hâte, le portefeuille bien planqué dans la pochette supérieure du sac à dos, elle-même comprimée par une petite tente assujettie par deux tendeurs. Si je crains les pickpockets ? Évidemment, car je leur ai déjà laissé, ici même, dans des conditions similaires - et en me méfiant - mon fric, mes papiers d'identité et ceux de mes enfants. Les malfrats sont partout, indécélables, mais assurément aux aguets.

La suite du voyage s'enclenche à la Gare du Nord, et pour y aller... Un large escalier s'engouffre dans le sous-sol, l'ancre des rames de transports urbains : métros et RER. En bas une ville souterraine s'agite, avec ses vitrines factices, camelots de toutes couleurs et "dames-pipi" au teint ténébreux, incontournables et souveraines dans les gogues. Je repère un distributeur de tickets ; en soutire deux (on ne sait jamais à quoi s'attendre) et part en exploration, connaissant le nom et le numéro de la ligne à trouver, ainsi que la direction.

Donc, noyé dans la cohue, je marche jusqu'aux portillons d'accès aux voies. Comme un usager averti, j'insère la "cartonnette" dans l'avaleur, me glisse dans l'étroit couloir individuel, récupère mon justificatif composté et franchis d'un bond le double portail guillotine qui vient de s'ouvrir pour m'exaucer. Clac ! La sanction tombe de suite, coupant mon élan. Moi, je suis passé, mais pas le sac, bien trop large. Il est trop tard pour réagir, les volets métalliques se sont refermés et insistent pour se rejoindre.

Merde ! C'est gagné ! Moi qui ne voulais pas attirer l'attention, me voici pris comme un rat dans une tapette. Heureusement, je ne suis pas le seul client. Par de savantes contorsions je m'arrache des sangles, et avec l'aide de deux individus attendant leurs tours - l'un qui force sur les portillons et l'autre qui tire le barda -, je peux réceptionner mon bien lancé par-dessus le piège à couillons.

Il s'agit maintenant de descendre au deuxième sous-sol pour accéder aux quais du RER. Mais par quel escalier ? J'en choisis un au hasard, mais en bas tout est encore plus flou. J'admets mon impuissance, et avise un balayeur. Il confirme, j'ai fait le bon choix et m'éduque : attendre l'annonce du prochain convoi par affichage lumineux, éplucher la liste des stations desservies et monter dans la rame si l'on a trouvé sa destination. Effectivement, je constate que le prochain train sera pour moi.

Gare du Nord ; cavalcade dans un couloir interminable, heureusement, j'avais une heure et demie de battement entre la précédente arrivée et le prochain départ... mais le temps s'effrite très vite. Enfin, j'aborde les "Départs grandes lignes", avise le quai pour Bruxelles et grimpe dans un convoi bondé déjà en attente.

Le trajet est direct en une heure et quinze minutes. Il ne me reste plus qu'un court trajet en omnibus pour débarquer à NAMUR. Il est 15 h 40.

M'arrachant sans regret du réseau arachnéen des modes de transports ferroviaires européens je retrouve la liberté au cœur d'une ville vivante, pimpante et inondée de soleil.

J'avais préparé mon arrivée, en planifiant diverses visites et démarches à engager pour partir d'un bon pied : tout d'abord un passage par la gare routière pour consulter les horaires des cars à destination de Hastière (localité d'où je reprendrai ma pérégrination).

Réaction spontanée et stupide contraire aux objectifs initiaux ! À peine hors de la station, en apercevant une coquille en bronze scellée dans l'asphalte du trottoir, toutes mes résolutions sont rejetées et je me laisse happer par l'appel du chemin. J'étais de retour sur la "Via Mosana" ; je devais avancer ; mon parcours pédestre débutant ici et maintenant.



Citadelle de Namur

Téleguidé, je traverse la ville, fendant la foule nombreuse des rues populeuses conduisant au bord de la Sambre. Déjà, la citadelle se profile ; je n'en suis plus qu'à un pont. Au pied du château, des balises GR prennent le relais des coquilles au sol et avec elles désormais je grimpe par la "Rampe Verte" le long d'un promontoire qui semble fendre l'eau, étrave gigantesque bousculant la rivière en la jetant dans un

fleuve. À ma gauche, la Sambre borde le centre ville de Namur et à droite, la Meuse sépare Namur d'une ville de moindre importance : Jambes.

La perspective est splendide et s'affirme au fur et à mesure de la montée le long des hautes murailles fortifiées. Au faîte, je contourne le château des Comtes de Namur et embraye sur la "Route Merveilleuse", voie principale qui s'installe en corniche au-dessus de la Meuse.

Je suis paré pour les deux ou trois kilomètres qui me séparent du lieu d'hébergement retenu pour ce soir.

La citadelle est dépassée et la route s'étire, caracolant à travers un espace d'agrément coiffant le mamelon de la colline, longeant des pièces d'eau, jardins fleuris et stades de tennis et défilant devant une enfilade de résidences somptueuses.

En approchant des limites de la ville haute, les villas et cottages s'espacent, laissant entre eux se développer une sylvie épaisse. Je suis à l'affût car dans ces parages, je dois – si j'en crois mon topoguide dont l'édition date de 8 ans – remarquer l'embranchement d'un chemin (hors GR) qui s'engage au flanc du versant pour descendre à travers bois jusqu'au bord de la

Meuse et retrouver les confins de la ville basse. Si je suis venu jusque-là, c'est bien pour profiter de l'opportunité de m'approcher du gîte qui se situe en contrebas, à proximité de la rive.

Depuis la citadelle : Namur, la Meuse, Jambes.



Mais voilà, toutes les voies sont sans issues, se terminant en culs-de-sac sur des propriétés privées. Le coup d'arrêt est cinglant ! Certes, sans gravité car il n'occasionne qu'un contretemps, une heure de plus pour atteindre l'auberge de jeunesse.

Inutile d'aller plus loin, un retour en arrière s'impose. Le parcours en sens inverse ne serait pas désagréable s'il ne faisait pas si chaud. Ce que j'ai monté sans peine tout à

l'heure je le descends en me traînant avant de dégringoler sur l'avenue qui tangente la Meuse.

Dans beaucoup d'endroit le long de son cours, la Meuse en se fixant dans son lit actuel a abandonné une étroite bande alluviale. Ici, bien abritée des vents du nord elle a été préservée par les Namurois lorsque la ville s'est étendue. À toutes les époques ils aimaient venir jouir d'un climat privilégié, et un parc – "Parc de la Plante" – vieux de plus de trois siècles témoigne encore de la douceur d'y vivre. L'Avenue Félicien Rops s'inscrit entre ce parc accolé au fleuve et une enfilade d'immeubles bâtis au tout début de la belle époque.

Je marche jusqu'à trouver l'auberge de jeunesse, complexe de locaux d'habitations autour desquels semble régner une certaine agitation. Mon intrusion dans le bâtiment principal cause quelque émoi au personnel affecté à l'accueil. La jeune dame tourne les pages d'un registre dans tous les sens, hoche souvent la tête, fait la moue puis annonce enfin :

- « Je vais vous caser dans une chambre de 4 au 2^{ème} étage. Êtes-vous adhérent des auberges de jeunesse belges ?
- Encore pas, mais si c'est nécessaire...
- Ça vous fera seulement 3 euros supplémentaires. Si vous prenez le repas du soir et le petit-déjeuner, le total se monte à 34,50 euros.
- C'est bien, j'achète tout..., plus une question. Pourriez-vous me préciser où dois-je me poster demain pour attendre le bus à destination d'Hastière ? »

Ils se mettent à trois pour m'avertir qu'aucun car à destination d'Hastière ne passe à proximité et que la meilleure solution est d'aller se renseigner à l'office de transports. J'en étais sûr ! Ah... Si j'y étais allé directement en descendant du train ! En revanche, j'apprends qu'un car régulier s'arrête à l'autre bout du parc et termine son parcours à la gare.

Deuxième étage, la porte au bout du couloir ; j'enfile la clé et entre, réalisant instantanément qu'il ne faudra surtout pas oublier la clé dans la chambre chaque fois que j'en sortirai. La piaule est vide mais puisque trois lits montrent des signes d'occupation, il me revient celui qui reste vacant.

Après la douche, et parce qu'il est près de 19 h, je descends en reconnaissance, furetant du côté des cuisines pour découvrir ce que recèle l'établissement.

Voisin de l'accueil, un bar montre un choix intéressant de bières belges. En le dépassant on tombe sur une salle étroite. Si j'en juge par la disposition des tables et la bousculade qui règne devant une cloison translucide, ce ne peut-être que l'endroit d'où sortent les assiettes. Une cinquantaine d'individus des deux sexes s'interpellent et plaisantent dans une langue aux accents gutturaux que je n'identifie pas. Visiblement, ils font tous partie du même groupe que la pièce aura bien du mal à contenir.

Muni de mon ticket repas, je me loge dans la file d'attente. Le cuisinier qui officie ne semble rien comprendre du jargon qu'on lui inflige ; ces types ne sont donc pas flamands.

« D'où sortent ces affamés ?, risqué-je.

- C'est un club de cyclistes danois, jette le cuistot... Ils se croient chez eux. »

Je récupère mon écuelle de soupe, me faufile entre les tables et sors du local pour m'attabler devant le bar - d'où j'enlève une bière trappiste "Rocheport". Au deuxième passage devant les cuisines, je récupère une assiettée de spaghettis à la bolognaise.

« J'en mets un peu plus ?

Le gars m'a vraiment pris à la bonne.

- Vous pouvez-y aller, merci beaucoup. »

Je repasserai une troisième fois pour me servir en salade.

La soirée est douce, le cadre sympathique ; une balade digestive sera du pur bonheur. Le bord de Meuse est aménagé en aire de détente promenade. En face, une île allongée et verdoyante que le topoguide appelle "Va te Frotte" partage le lit du fleuve en deux. Entièrement recouverte d'une toison indisciplinée et emmêlée elle accueille une faune qui sur et sous l'eau trouve là un refuge certifié car aucun bateau n'a le droit d'aborder.

Garé contre le trottoir de l'auberge de jeunesse, un camion atelier récupère les bécanes que les cyclistes danois confient à une équipe de mécanos. Attentif, j'observe un temps leur manège.

Retour au bar pour une dernière bière, une "gueuse bouchée" que me conseille le barman. Je la sirote dans la suavité de la nuit tombante. Le quart d'heure suivant me trouvera dans la turne avec trois autres types qui dans un silence de tombeau se préparent à la nuit. Quatre mecs ensemble qui n'ont rien de commun et qui ne cherchent pas à le vérifier. Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Comme eux je me tiens coi. Demain matin, ils seront loin et oubliés.

Guy Diemunsch
